

## Tempête

L'asphalte se déploie à perte de vue. Deux lignes jaunes parallèles rejoignent éternellement l'horizon. Le compteur affiche 90 km/heure, parfois 100 sur la route toute droite qui file entre les champs. La neige de mars tient bon et blanchit les paysages, du ciel au béton. Dans la voiture, trois compagnes de voyage en roue libre, la liberté tout autour d'elles. Trois amies sur la même longueur d'onde, craignant autant les unes que les autres, l'immobilité et la satisfaction éternelle.

Une semaine est passée depuis que Léo, Elena et Françoise ont quitté Montréal. Elles viennent d'arriver dans le Manitoba. La route en lacet de l'Ontario peuplée de sapins enneigés est remplacée par des lignes droites. Tout est lisse et vide, elles avaient été prévenues. Le slogan de la province, « *Friendly Manitoba* », est inscrit sur les plaques d'immatriculation des voitures qui les dépassent. Constatant au bout de quelques heures qu'en effet, tout est plat, elles conviennent du caractère ironique de la devise : il ne s'y passe vraiment rien, c'est une zone tampon entre l'Est et l'Ouest du pays.

Après plusieurs heures à filer sur l'autoroute, un premier coup de vent s'abat sur elles. C'est surprenant, tout n'était que soleil en Ontario. De grandes bourrasques blanches les ramènent à terre, mais tout est sous contrôle, il ne leur reste que quelques dizaines de kilomètres avant d'arriver à Winnipeg.

Elles s'engouffrent dans une sortie d'autoroute et cherchent le quartier français, Saint-Boniface. La tempête s'est calmée, les murs de la ville retiennent le vent et la neige. Elles sillonnent les rues passantes en voiture, et constatent qu'il n'y a pas grand-chose à voir, même dans le centre. Elles décident de ne pas s'y arrêter et de continuer leur route. Alors qu'elles lancent la voiture en dehors de Winnipeg, le blizzard refait son apparition. Un embouteillage se crée, mais elles arrivent à se frayer un chemin entre les voitures qui se garent sur le côté ou font demi-tour. Elles se mettent à la hauteur de l'auto des services publics et demandent ce qu'il se trame. L'agent, un *redneck* accoudé à sa fenêtre de voiture, un cigare à la main, leur répond que l'autoroute est fermée à cause de la tempête de neige. Les trois amies se regardent, interloquées. Elles ne pensaient pas que c'était possible, ça n'arrive jamais à Paris.

Après discussion, elles décident malgré tout de continuer et de prendre un autre itinéraire. La journée décline rapidement et elles ont hâte de se poser à l'hôtel, fatiguées de l'hiver.

Le chemin qu'elles choisissent les mène dans des étendues encore plus désertes, sur un chemin parallèle à la voie rapide fermée plus tôt. La tempête balaie la campagne. Les vents deviennent de plus en plus violents, les bancs de neige s'accumulent sur la route. La voiture continue d'avancer tant bien que mal, zigzagant entre les rafales glacées. Soudain, l'auto s'immobilise. Coincés sur un monticule de neige, les pneus patinent dans le vide. Les trois amies sont bloquées. Elena sort précipitamment du véhicule pour saisir la pelle et la plateforme en plastique censée surélever la roue avant gauche. Elle y va à mains nues, sans manteau, sans réfléchir, poussée par l'adrénaline de l'instant. Elle pèle brusquement et se fatigue vite, rattrapée par le froid de la tempête qui s'acharne sur elle. Françoise saute de la voiture. Elle a eu le temps de s'équiper et donne tout pour débloquer le bas de caisse qui commence à s'ensevelir dangereusement. La neige arrive par vagues démentes, elles n'ont jamais vu ça. Après de longues minutes ainsi, Léo passe la tête par la fenêtre, les cheveux pris dans les flocons, et s'écrie : « C'est bon, on n'est pas toutes seules ! ». Par chance, un *truck* de déneigeurs vient tout juste de se stationner derrière elles et un type en gilet orange se présente avec une pelle. L'homme vient prêter main-forte aux filles et aide à redémarrer l'auto qui continue de tourner dans le vide. Après un dernier braquage musclé des roues, la voiture recule enfin pour toucher l'asphalte. Soupirs de soulagement. Les trois amies redémarrent et poursuivent leur chemin. Encore deux heures et demie de route avant leur point de chute du jour, Brandon, Manitoba.

Pour se donner du courage, Léo a mis de la musique.

La techno pulse dans l'habitacle, le soleil jaune pâle tente de percer derrière les nuages opaques, lourds de neige. Le son fait monter les mains au plafond, le paysage apocalyptique devant elles les fait vibrer d'autant plus. Le vent ne se calme pas, les tourbillons de neige continuent de se déverser au ras de la route. Elles se guident grâce aux sillages de pneus laissés sur la neige fraîche. On ne voit rien d'autre que le blanc du ciel, le blanc des prairies. Le blizzard s'est abattu sur la campagne depuis plusieurs heures maintenant. Tout est trouble et immaculé, c'est insensé.

Soudain, en passant devant un hameau, cinq biches s'élancent d'un coup sur la route quasi déserte. Leur foulée est magique, elles ne galopent pas, elles volent. Elles se suivent depuis la station essence Esso sur le côté gauche de la route et atterrissent trente mètres plus loin dans une grange délabrée accotée à une maison.

La route glisse, mais Léo est habile au volant. Elle contourne les petits murs de neige et les camions qui foncent à pleine balle sur la route, comme si la tempête n'existait pas.

Il fait nuit maintenant. La route n'est pas éclairée, elle est même irrégulière par endroit. La voiture tressaute dans la pénombre ; ça a un côté flippant, mais elles sentent bizarrement que tout est sous contrôle. La techno est de plus en plus forte, Léo et Elena tripent à l'avant. Le son est de plus en plus *deep*, elles s'enivrent du moment. Rouler de nuit dans des plaines désertes après avoir essuyé une forte tempête de neige, il y a de quoi vouloir tout casser. Elles foncent dans la nuit, bruyantes et vibrantes. La sensation de se sentir vivant les prend au ventre, toutes seules dans ce *no man's land*. De rares voitures arrivent en face, leurs phares jaunes créant des halos fantomatiques. Le vent continue de s'engouffrer dans les minces ouvertures de la caisse, les vitres se gèlent de l'intérieur. C'est hypnotisant et effrayant à la fois.

La route est toujours densément striée de bourrasques de neige, personne ne parle, seuls les corps bougent, le moment est comme suspendu. Elles se déplacent à ras de la route, en suivant les serpents de fumée givrés. Le vent violent pousse leur véhicule de droite à gauche. Elles avancent tant bien que mal dans la fatigante purée de pois du Manitoba. Le paysage est flou. Plus de ciel, plus de route, plus de signalisation. En permanence en *warning* sur route, la voiture perce la tempête blanche de plus en plus véhémente, qui ne laisse rien apercevoir sur son chemin, comme un désert polaire, additionné de camions lancés à toute vitesse. Le plus grand danger n'étant pas le brouillard, mais bien les camionneurs, complètement au-dessus des éléments dans leurs cabines blindées.

Elles poursuivent leur route dans le vide verglacé. Le volume est fort, trop fort peut-être, il maquille les inquiétudes. Françoise assise à l'arrière a arrêté de danser. Elle scrute le paysage, stressée et à la recherche d'un éventuel carambolage à anticiper. À chaque passage sur la glace, des pointes au cœur la transpercent, apeurée qu'elles finissent toutes les trois la tête

à l'envers. Léo est toujours au volant, elle se tient alerte malgré tout, le buste raide et la tête droite, le regard fixé sur les couleuvres de glace qui traversent le panorama. Lorsque la voiture passe sur du verglas, elle retient son souffle et ses mains s'agrippent au volant, indébouillonnables, gardant le cap coûte que coûte.

Une heure plus tard, elles passent le panneau de Brandon, ville industrialo-commerciale désertique. Elles arrivent fourbues à la chambre de l'hôtel, qui est la plus *cheap* qu'elles aient réservée. La *highway* passe juste à côté, faisant bourdonner les oreilles des voyageuses. Elles déchargent leurs affaires et découvrent, par surprise, au détour d'un couloir, une piscine intérieure. Soudainement excitées, elles se changent en express et foncent dans l'eau chaude, encore sur les nerfs de la route.

Elles soufflent tout leur stress dans la piscine, détendent leurs muscles à coup de crawl. Puis fatiguées de tout, elles se mettent à flotter sur le dos, les oreilles immergées dans l'eau, enfin dans le silence.

Revenant à la chambre, elles boivent le limoncello frappé, ramené de Montréal et dansent sur les lits défoncés du motel. Les ressorts grincent, le plafond est bas, leur tête touche le crépi. Elles empestent le chlore, leurs cheveux dégoulinent et le limoncello se boit très vite : elles sont vivantes.

Trois jours sont passés depuis la tempête. Elles s'habituent aux paysages changeants et à la route.

En se rapprochant de la frontière séparant la Saskatchewan de l'Alberta, la météo se fait plus clémente. Le soleil perce. L'autoroute est de plus en plus vallonnée et les plaines parsemées de neige sont peuplées d'herbes dorées, rendant le paysage presque accueillant. On devine enfin les champs en dessous de la couche de neige. Des airs de dune du Pyla et de vacances d'été après le blizzard.

Au loin, de grands silos à grains en métal ont des airs de fusée. En y regardant de plus près, les exploitations agricoles ont des looks de *western* : des portails en fer forgé marquent l'entrée des domaines et des girouettes indiquent la direction et la pression du vent.

Adieu les plaines polaires, elles sont maintenant sous le soleil printanier de l'Alberta. Le mercure affiche 9 °C. La neige a fondu et les Rocheuses se dressent fièrement au loin. Dans quarante minutes, elles dépasseront enfin Calgary, mais pas question de s'y arrêter, il faut filer vers les glaciers.

Léo en a des papillons dans le ventre.

Elena frissonne de joie.

Françoise phase sur ce qui s'offre à elles, le nez collé à la vitre.

Des puits de lumière s'ouvrent d'entre les nuages moutonneux et éclairent des pans entiers de reliefs, comme touchés par la grâce. D'autres cumulus chargés de pluie cachent le côté nord des Rocheuses. Les géantes disparaissent sous la brume épaisse.

Plus elles avancent, plus les conifères refont surface ; enfin, la forêt surgit. La neige revient par endroit, comme pour leur rappeler que le printemps n'était qu'une illusion de courte durée. Les montagnes se dressent le long de la route, imposantes, bleutées et striées de glace. Un paysage de carte postale s'étale sous leurs yeux.

Après ces trois derniers jours de voyage acharné dans les plaines, le relief est un luxe pour les yeux. Elena bombarde le paysage avec son objectif, heureuse comme une gamine à Noël.

Sur le trajet vers Nordegg, une trentaine de minutes avant d'atteindre leur auberge, elles tombent sur l'Abraham Lake, géant glacé qui craquèle sous un vent à décorner les bœufs. Elles s'arrêtent sur la bande prévue à cet effet pour admirer la presqu'île rocailleuse qui se déploie sur le lac. Lorsqu'elles sortent de la voiture, le vent arrache les portières, Léo se tient à la poignée pour ne pas s'envoler. Les deux autres peinent à avancer et sont plaquées contre le coffre. Courbées, elles tentent tant bien que mal de descendre le bas-côté pentu et instable, poussées par les incessantes rafales.

Arrivées en bas, les trois filles commencent à escalader le rocher qui mène à la presqu'île. Une espèce d'isthme haut perché lie la première roche à la plus éloignée, qui au bout, se jette dans le lac. Le vent gifle les joues et ébouriffe les cheveux, la peau des mains craque sous la

bise fraîche. Françoise arrive au sommet en premier et s'efforce, accroupie, de rejoindre les arbres marins battus par le vent, situés à l'autre bout du bloc.

Tout autour, le lac se dresse, fier, il est en transition vers le printemps. Des plaques rectangulaires de glace se détachent, laissant entr'apercevoir l'eau d'un bleu profond à nouveau liquide en dessous.

Les bourrasques sont de plus en plus violentes, Françoise se jette sur l'arbre le plus proche pour s'y tenir et ne pas tomber. Elle y est. Une poussée de joie s'empare d'elle, elle se sent vivante, et pour une fois, sous contrôle. Aucune peur de grimper, aucune hésitation à rejoindre le bout de la presqu'île malgré la tempête qui lui fouette le corps. Elle contemple l'hostilité du paysage : le lac perché, les montagnes environnantes, les végétaux accablés par les éléments. Paradoxalement, son esprit est apaisé. Elle se retourne pour observer ses amies perchées sur le premier rocher, à prendre des photos. Toujours debout et en proie aux éléments, Françoise est saisie d'une envie pressante de hurler. Elle inspire, comme elle peut, la poitrine comprimée par la tempête, puis déverse sa voix aiguë dans les bourrasques hivernales.

Lou Gloanec